

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 4

Artikel: Bambioulès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 26.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pant la bouchée de pain où il maintenait de l'index le cube de fromage.

Il avait trop faim pour causer. Il n'était d'ailleurs pas bavard. Le métier n'y porte pas. « Un métier à causer avec sa pipe », comme disait l'aubergiste.

Le vieux Daniel mangeait donc sans hâte, posément. Les muscles en travail bosselaient les joues maigres. De temps en temps, il avalait un verre de vin et ramenait sa moustache dans sa bouche, en la suçant longuement. Le chat de la maison rôdait, quémendeur, attrapant au vol les couennes de fromage que le vieux Daniel lui abandonnait : encore qu'il tuât les taupes, il n'était pas méchant avec les bêtes.

Quand il se fut restauré, il tira de sa blouse un cigare mince et noir, semblable à un salsifis desséché. Et tout en lampant de temps à autre une gorgée de vin, il tirait de lentes bouffées. La fumée acre, verte comme celle du bois humide, flottait autour de sa tête. Ses yeux s'obstinaient sur la route qui filait droit dans les champs, avec, à l'horizon, toujours le même petit nuage immobile qui semblait à chaque instant devoir tomber, dans l'accablement de la journée d'été.

Le cabaretier s'approcha, curieux :

— Bonne prise ?

— Voilà.

— On peut voir ?

— Oh, regardez seulement.

Le cabaretier ouvrit la besace. Il y avait là une vingtaine de taupes, petites pelotes de ve-lours sombre, avec les pattes toutes roses, roides, écartées comme des mains d'enfants suppliants. Du sang perlait au museau des bêtes étranglées. D'autres, prises par le milieu du corps, étaient zébrées de rouge.

— Tout ça d'aujourd'hui ?

— Et pi qu'il a fallu bouger, allez ! Depuis quatre heures ce matin. Y fait trop sec à présent ; ça détend les ficelles, la terre croule. C'est fini, y a plus de taupes, à présent qu'on leur z'a fait tant la chasse.

— Autrefois, c'était un bon métier, hein ?

— Autrefois, oui. A présent, ça ne vaut plus bien la peine. Si on ne connaissait pas son métier, et pi, si on ne faisait pas des journées de temps en temps, ça n'irait pas ; pour ça, non, ça n'irait pas.

— On vous paie toujours tant la bête, à Planières ? Vous êtes le taupier de Planières, hein ? Je vous connais bien.

Le taupier acquiesça d'un signe. De long-temps il n'avait autant parlé ; pour le moment, c'en était assez.

Les mouches bourdonnaient avec frénésie.

— On aura de l'orage, dit l'aubergiste, en écrasant, d'une formidable claque, un taon sur le dos de sa main.

— Possible !

Le taupier ralluma son cigare, éteint pendant la conversation.

Le cabaretier, qui avait son idée :

— Est-ce qu'on peut vous offrir un bout ?

— Merci, ça n'est pas de refus.

Le taupier glissa soigneusement le cigare dans le gousset de sa blouse.

Le cabaretier reprit :

— Savez-vous ce que devient Louise Favay ?

— Non.

— Que oui, vous savez bien, la fille au syndic, celle qui a quitté son homme ?

Peut-être Daniel savait-il quelque chose. Mais il se renfermait dans son mutisme, soit par indifférence, soit par prudence. Quand on dépend des municipalités, il faut prendre garde à ce qu'on dit.

Le cabaretier en était pour ses frais. Il avait espéré vainement tirer quelque chose de ce muet. Personne jusqu'ici n'avait pu — ou voulu — le renseigner sur cette Louise. Et il

est bon pour un aubergiste d'être au courant de ce qui se passe, même dans les villages circonvoisins. Les consommateurs aiment un patron qui rigole aux sous-entendus des conversations.

Les deux hommes n'avaient plus rien à se dire. Le taupier se leva, paya, saisit son sac et son bâton.

— A revoir !

— A revoir !

Le vieux avait repris son pas allongé ; à chaque enjambée, sa culotte de grisette, devenue bleu de ciel à force de lavage et d'usure, se relevait sur la tige du soulier et découvrait la cheville, noueuse et rouge comme de la brique.

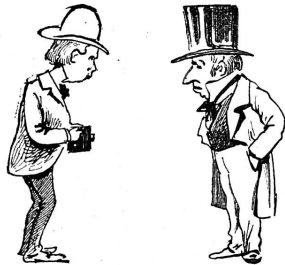
L'aubergiste, sur le perron, regardait son hôte s'éloigner, petite tache bleue déjà lointaine.

— Drôle de corps, quand même !

B. GRIVEL.

Un instantané.

MÉPRISE



— Non, non, c'est inutile ; je ne donne jamais rien aux quêteurs.

On est comme on est.

Parce que l'on n'a pas encore chargé les mortiers et déroulé les hannières ; parce que nos demoiselles n'ont pas encore ceint l'écharpe verte et blanche et parce qu'elles ne sont point encore occupées à tresser des guirlandes ou à chiffonner des roses de papier, il est des personnes qui prétendent que notre peuple vaudois « n'est pas très chaud » pour les grandes fêtes qui se préparent.

Que ces personnes-là nous connaissent peu ! Le Vaudois n'est pas de la race des enfiévrés. Il n'est pas de ces gens toujours courant, toujours haletants, et qui vivent dans la constante crainte de manquer le train.

Non, le Vaudois est plus sage. Il ne s'émeut pas à tout propos et, quelles que soient les circonstances, il a toujours « bien le temps ».

S'agit-il de prendre un train, le Vaudois ne quitte sa demeure « qu'à la dernière » ; et il arrive quand même... au coup de sifflet du départ : « Hé !... crie-t-il au chef de train, attendez voi un moment... me voilà, que diable ! » Et, tandis que le train l'enlève brusquement du sol : « Eh ! quoi, dit le Vaudois, indolent, est-on pas là ? Y avait-y besoin de tant courri ? »

Il en sera de même pour les fêtes du centenaire. Avant le dix ou le douze avril, à l'exception des innombrables comités, qui souvent s'agitent plus que de raison, personne ne veut bouger ou ne voudra le paraître. Et si vous demandiez à un de nos Vaudois :

— Alors, nous voici en 1903, le grand jour approche ; je pense que vous vous préparez à célébrer dignement ces fêtes du centenaire ?

— Oh bien, voilà, vous répondrait-il, on n'y pense pas seulement. On dit que le Grand Conset a voté un crédit pou des fêtes. Y paraît qu'y aura une pièce au théâtre de Lausanne, le 14 avrit et puis une espèce de Fête des Vignerons à Beaulieu, au mois de juillet. Si on

est toujou de ce monde, on ira ça voi avec la femme et les bouèbes. Pou ce qui est de chez nous, on sortira tout bonnement les drapeaux et la bourgeoise fera quèques bricelets..., pou qui soit dit... Voilà !

Et, le matin du 14 avril, comme si une fée avait, de sa baguette magique, touché notre bonne terre vaudoise, dans le plus petit hameau, comme à la capitale, à la montagne, comme à la plaine, partout règnera l'allégresse. Les drapeaux flotteront joyeux à toutes les fenêtres ; les guirlandes de feuillage, ornées de fleurs multicolores, se balanceront, gracieuses, au-dessus des passants. Dans les rues, le long des routes, les hauts sapins, emblèmes de liberté, arrachés aux forêts séculaires, formeront la haie sur le passage de cette foule en liesse, célébrant justement les bienfaits de la liberté. Par dessus tout cela, président à la fête, le gai soleil d'avril, le soleil du renouveau et de l'espérance. Des tables hospitalières se dresseront en tous lieux, autour desquelles viendront s'asseoir et fraterniser vieux et jeunes, pauvres et riches, simples citoyens et magistrats ; et tous, la cocarde verte et blanche à la boutonnière, la joie dans l'âme, entonneront d'un même cœur la vieille chanson du doyen :

Chantons notre aimable patrie,
Chantons cette terre chérie,
Et son beau lac et son tableau de vie,
Chantons tous le canton de Vaud
Si beau !

Chez nous, c'est toujours comme ça.

J. M.

A propos da la *Recafaioula*, dont nous avons parlé dans notre numéro de samedi, voici quelques extraits d'un article que publia jadis le *Conteur*.

La Recafaioula.

La *Recafaioula* est 'na beinda dè lulus, gaillà eduquà su lo patois, qu'ont dâi tenabliès lo deveindronè, pè Lozana, po dèvezà dè çosse et dè cein et po sè racontà dè cliià bouunès z'historièrs dâi z'auto iadzo.

Lè dzouvenès dzèins d'ora ne dèvezont dièro patois, et se lo vliollont fèrè, c'est dâo faux roman, que cein cheint gaillà l'écoula, iò l'est qu'on fâ la guerra à cè pouro dèvezà dâo vilho temps, po tatsi dè io fèrè dèpaidrè et po ne lo pas mè ouèrè ; mà la *Recafaioula* est quie, que ratint pè la quia lo pou qu'ein restè.

Lè citoyèns qu'ein font partià dussont don racrotsi cè patois ique iò ien a onco quaucquè nitès, et quand l'ein ont dèguenautsi 'na brequa, la dussont veni dénonci dein lè tenabliès, po qu'on pouessè la marqua su lo *protoco* et la conserva.

Lè prèmirès tenabliès ont ètà bin galèzès ; mà on avâi on boccon mau ào veintro po s'ein allâ. Tsacon minè lo mor assein que pào, mà ien a on part que crotsont 'na vouaïretta. Ne fâ rein : viva la *Recafaioula* !

Bambioulès.

— Tè bin biau, vesin ! dè iò vint-te dinsé ?

— Ye vigno dau predzo.

— Su què noutro menistrè a-te prèdzi ?

— Su sa chairè, pardi.

— Lo sé prau, ami Dzaquiès, mà qu'a-te de ?

— La dèvezà su la fin dau mondo : l'a de qu'aloo lè metcheints sarort bourla à tsavon. Por mè, ne pu pas cein crairè ; lo bon Dieu n'est pas prau croüio po me bourla éternellameint ; mà, po 'na soupliàie, lai mè atteinio.

On boutsi qu'avai atsetà onna vatse à Vella-naova ètai z'u po la queri.

La fenna ètai soletta à l'ottò.

Quand lo boutsi eut pahî la bita, la féna lai dese :

— Yaméri bin vo z'offri on verro dé vin, ma noutré z'hommo l'ont tölâmint tsantâ to l'hivai à l'into dâo bossaton, qu'ora, l'est lo bossaton que tsanté !

Le pied de bas.

CONTE DE CHEZ NOUS

(Fin.)

III

Le lendemain, l'aïeule ne se leva pas ; elle avait pris froid, disait-elle, et se plaignait de vives douleurs dans le côté droit. Jenny Ansermoz la soigna avec tant de sollicitude, qu'elle s'en montra touchée. Sa fille eut le moment favorable à l'exécution de son projet.

Elle ne s'y décidait pas sans appréhension ; elle connaissait sa mère, elle savait, notamment, qu'elle n'avait jamais pu souffrir son mari. Cependant, se disait-elle, c'est pour moi et mes enfants ; c'est ma mère, elle n'aura pas le cœur assez dur pour me refuser ce service, elle s'attendrira sûrement lorsqu'elle connaîtra notre situation. Néanmoins, cette démarche lui coûtait et son mari en attendait le résultat avec non moins d'inquiétude : c'était son dernier atout ; il était arrivé au point que l'on ne dépasse pas sans déchaîner la débâcle. Et il voyait déjà sa maison vendue aux enchères, la vieille demeure des Ansermoz, où tant d'aïeuls avaient vu le jour et s'étaient endormis, devenir la propriété d'un voisin cupide. Son père la lui avait laissée couverte de dettes, c'est vrai, mais il avait espéré la libérer à force de labeur. Et le guignon était venu, avait détruit ses belles illusions. Les dettes, comme une pelote de neige lancée sur une pente, s'étaient arrondies de jour en jour, d'échéances en échéances, de telle sorte qu'aujourd'hui il ne lui restait plus une perche qui ne fût hypothéquée.

Il pensait à tout cela en allant et venant dans son écurie où une aube grise se glissait lentement.

Lorsque Jenny pénétra dans la chambre de sa mère, celle-ci remarqua sa pâleur et son air préoccupé.

— Dieu, ti possible, que tu as pouête mine, ce matin ! Qu'as-tu bien pu ramasser ?

Jenny saisit l'occasion qui lui était offerte.

— On peut bien avoir mauvaise mine lorsqu'on a la tête bourrelée de soucis.

La vieille hochâ la tête.

— Des soucis, des soucis ! l'éternelle plainte des campagnards... j'en ai assez eu ma part ; chacun son tour, comme on dit.

— C'est une maigre consolation ; mais ça ne nous donne pas l'argent nécessaire pour payer nos dettes. Avec un ménage comme le nôtre, des années mauvaises, des maladies, les pertes, sans compter les anciennes dettes qui nous tirent en bas...

L'aïeule se mit à toussoter.

— Oh ! oh ! oh !... vois-tu, Jenny, ne m'ennuie pas avec tes jérémiades ; tout ça c'est des histoires qui regardent ton homme. J'en ai eu ma part, aux jeunes de se débrouiller.

La jeune femme eut l'impression que sa mère pressentait la demande et qu'elle voulait l'éluder. Elle alla droit au but.

— Mais, vois-tu, mère, nous sommes dans une situation désespérée, nous n'en fermons plus les yeux, Jacques et moi. Les échéances impayées s'accumulent et bientôt, et bientôt... c'est... nous... et elle éclata en sanglots, la tête enfouie dans les couvertures, au chevet de la malade.

L'avare eut un ricanement méchant.

— Tu n'as pourtant pas l'intention de me demander de l'argent ?

Jenny releva son visage bouffi de pleurs.

— Oui, justement. Tu aurais pu nous faire une avance qui nous permettrait de boucher les plus gros trous. Les temps changeront, sûrement, la chance tournera, et, une fois remis à flots, nous te rembourserons petit à petit, par à comptes.

La vieille s'agita sur son séant, la bouche baveuse, ses petits yeux brillants comme deux diamants noirs.

— Et où veux-tu que je prenne pour vous aider ? Si j'avais eu de l'argent, je ne serais pas venue vivre chez vous, je serais restée à Rivaz ; tu sais bien que la vigne que j'ai vendue en automne était toute grevée, je n'ai rien, ainsi je ne peux rien faire pour vous.

Une telle âpreté exaspéra la jeune femme.

— Tu n'as pas d'argent, dis-tu ! et tout celui que tu caches dans ce coffre, fit-elle en frappant le meuble du pied.

L'aïeule eut un regard effaré chargé de haine cupide. Elle marmotta, en tremblotant comme un cep secoué par l'ouragan :

— De l'argent dans ce bahut?... Dans ce Dieu monde où as-tu pu pêcher une idée pareille ?

— Où je l'ai pêchée ? mais je t'ai vue le compter, cet argent, entends-tu, je t'ai vue, la nuit, en chemise, là, près du lit... Et c'est comme ça que tu attrapes tes crèves que je dois ensuite soigner, comme si je n'avais pas assez de mes mioches !

L'indignation la mettait hors d'elle-même, la rendait méchante.

La vieille promenait un regard étrange autour d'elle, de sa fille qui pleurait, secouée de hoquets, au bahut où ses vêtements gisaient en désordre. Puis, subitement, elle se leva, hagarde, le visage terreux, et comme une démente, elle s'habilla en glapissant.

— Ah ! puisque c'est ainsi, eh ! bien je me soignerai moi-même... Ah ! la voilà, la récompense des mères ; après s'être échinée de travailler pour élever ses enfants, voilà leur reconnaissance !

Jenny suppliait.

— Mais non, mère, tu ne me comprends pas ; je ne te reproche rien, mais nous sommes dans la gêne et si, d'ici à huit jours, nous ne trouvons pas d'argent, il nous faudra déguerpir, la maison aux Ansermoz se vendra.

L'aïeule s'arrêta brusquement et, dévisageant sa fille :

— Ah ! vous en êtes là ?

— Tu le vois, c'est la faillite, la débâcle, la vente juridique... à moins que tu ne te décides...

— Me décider à quoi ? fit l'avare, la parole sifflante comme un coup de fouet, mais quand je te dis qu'il ne me reste pas un sou, as-tu la tête dure !

Toute tentative nouvelle était inutile. Jenny sortit, les yeux rougis, les tempes lourdes. Malgré le respect qu'elle avait toujours eu pour sa mère, elle sentit sourdre, du fond de son âme, un commencement de rancune pour celle qui n'avait plus pour elle qu'un cœur de pierre.

Et la nuit qui suivit, comme Ansermoz et sa femme, la tête bourrelée de soucis, retournaient dans leur cerveau les mêmes pensées brûlantes sans pouvoir fermer les yeux, ils entendirent l'aïeule remuer son argent. S'étant levés, poussés par la curiosité, ils le virent encore devant son lit, horrible dans son déshabillé de vieille décharnée, aligner ses écus sur le plancher ; quand elle se fut assurée de la somme, elle la remit dans le pied de bas et referma le bahut sans y cacher l'argent. La même lueur d'espoir leur traversa le cerveau à tous deux. Mais ce ne fut qu'un éclair. L'avare, chancelante, s'appuyant aux meubles, s'approcha du lit, en souleva les couvertures, puis, plongeant ses mains noueuses dans la paille, elle y enfouit son trésor.

IV

Quinze jours après, en plein hiver, le domaine de Jacques Ansermoz fut vendu par voie juridique. Et, le printemps venu, emmenant sa femme et ses enfants, il dut quitter la maison de ses pères et s'embaucher comme domestique dans une ferme voisine.

L'aïeule les y suivit.

Janvier 1903. CH. GAB. MARGOT.

Si vous croyez le « Conteur » !

Deux « Joratiers » ayant lu dans notre journal que le Kursaal donnait une matinée dimanche dernier, étaient dès neuf heures devant la porte, attendant vainement qu'elle s'ouvrit. On finit par leur dire que la représentation n'avait lieu que l'après-midi.

Ils s'en allèrent donc, l'un d'eux disant philosophiquement :

— L'ai avâi portant bin, dein lo Conteur, « matinée », mâ, l'est veré que clia papâi cein ne dit rein que dâi dzanlièrs.

Les bons comptes font les bons amis.

Dernièrement, un industriel des bords du Rhin, établi depuis de longues années à Mon-

treux et souffrant d'une affection intestinale, se présentait chez une des sommités chirurgicales de la capitale pour s'y faire opérer.

— Vous êtes appareilleur ? lui demanda le docteur.

— Oui, décha longtemps.

— Que faites-vous lorsqu'un tuyau coule ?

— Moi, che le goupe le pout et che le remets un autre.

— Eh bien, monsieur, lui dit le médecin, nous allons aussi vous couper un bout de tuyau et le remplacer.

— C'était très bien, herr doctor, mais quand che le fais ce travail, che le garandis cinq ans. Est-ce que vous garantissez aussi le vôtre ?

On verra voir...

Jean-Louis, mon voisin de bise,
Est le plus prudent des Vaudois ;
Ni « oui » ni « non », c'est la devise
De cet honnête villageois.
Désirez-vous, dans quelque affaire,
Connaître sa décision ?

Il dit, songeur, les yeux à terre :
« On verra voir... J'ne dis pas non. »
Etc., etc.

C'est là le premier couplet d'une *chanson vaudoise* inédite, paroles de E.-C. THOU, musique de CH. M., publiée dans l'*Almanach du Conteur vaudois* pour 1903. — Prix : 50 centimes. En vente dans les librairies et au Bureau du Conteur.

La livraison de janvier de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La Perse et les Persans de nos jours, par Michel Delines. — L'échelle. Roman, par J.-P. Porret. — Le naturaliste J.-H. Fabre et son œuvre, par Aug. Glardon. — La vie sur les canaux. Croquis, par Jean Dalma. — La vengeance de Jean Berthier. Nouvelle, par H. Pluvianne. — Autour du Simplon, par Ed. Tallichet. — Chroniques parisiennes, italiennes, anglaises, américaines, suisses, scientifiques et politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Boutades.

Madame B..., rentrant de la promenade, trouve l'amoureux de sa bonne à la cuisine.

— Louise, je ne veux absolument pas que Monsieur reste dans la cuisine.

— Oh ! Madame, il est si tellement timide que jamais y voudrait aller au salon.

Un bon placement. — Dans un duel, un des des deux adversaires reçut une balle en pleine poitrine ; mais le projectile s'aplatissant sur une pièce de cinq francs qu'il avait dans son gilet ne lui fit aucun mal. Voyant cela, un des témoins :

— Parbleu, Monsieur, voilà de l'argent bien placé.

THÉÂTRE. — On a joué jeudi *Le genre de M. Poirier*, une œuvre toujours jeune d'esprit, en dépit des années. Au téléphone, qui figurait aussi au programme, est, en revanche, une pièce toute nouvelle, très impressionnante.

Demain, dimanche, **Les Orphelins du Pont Notre-Dame** et **Les Surprises du divorce**.

KURSAAL. — Le célèbre **Noblett !** — *Noblett ! le Frégoli* français, dans ses nombreuses métamorphoses et multiples imitations. *Ce soir*, samedi ; demain, dimanche, en *matinée* et le *soir*.

Théâtre du peuple. — Nous rappelons que c'est demain soir, 25 janvier, à 8 heures, qu'aura lieu, à la demande générale, à la Maison du peuple, la deuxième représentation de **La Clairière**, pièce en 4 actes de MM. Donnay et Descaves.

Récitals Scheler chaque mardi au Casino-Théâtre, à 5 h. Sujet : *Le Théâtre de Victor Hugo*. — Grand succès.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guitoud-Howar.